

## *En guise de biographie*

Fils de Michel Campiche, historien et écrivain (*L'Enfant Triste, La Réforme en Pays de Vaud, L'Escalé du Rhône, Dimanche des Mères*), je suis né à Lausanne en 1956. Enfance à Saint-Maurice (Valais), où mon père enseignait au Collège, puis à Lausanne.

Après avoir passé mon Diplôme de Commerce à l'École Supérieure de Commerce de Lausanne, j'ai suivi une formation de bibliothécaire à l'École de Bibliothécaires de Genève. J'ai exercé la profession de bibliothécaire, d'abord dans un centre scolaire (Gymnase de Burier, La Tour-de-Peilz), puis à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. J'ai créé ma maison d'édition en automne 1986.

La Commission de littérature française du Canton de Berne m'a décerné son prix en 1989. En 1990, la Fondation Vaudoise pour la Promotion et la création artistiques m'a décerné le Prix « Jeunes Créateurs »/ Littérature. En 1999, j'ai reçu un prix du Fonds du Jubilé de l'UBS. En 2000, la Fondation Vaudoise pour la Promotion et la création artistiques m'a décerné son Grand Prix de Littérature (Fr. 100'000.-). La Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia et le Pour-Cent culturel Migros m'ont choisi comme l'un des bénéficiaires de trois bourses d'éditeur littéraire, d'un montant total de CHF 175'000.-. En 2010, la Fondation Pro Helvetia m'a choisi comme « éditeur littéraire » à soutenir en me versant un soutien de CHF 40'000.-. Outre les très nombreux prix littéraires obtenus (plus de cinquante prix littéraires pour près de trois cents titres parus à ce jour), plus de quarante titres de ma production sont traduits (ou en cours de traduction)

dans de nombreuses langues étrangères (albanais, allemand, italien, roumain...).

Intéressé depuis toujours par ce qui touche au livre, j'ai eu la chance de vivre mes premiers pas dans le milieu éditorial en assumant l'administration générale de la revue littéraire *ÉCRITURE* de 1981 à 1987. C'est dans ce cadre-là que j'ai pu faire la connaissance de mes premiers auteurs, et me familiariser avec le milieu littéraire suisse français. Cela fait donc aujourd'hui plus de vingt-cinq ans que j'exerce une activité littéraire en Suisse romande.

J'effectue seul tout le travail éditorial. D'où un nombre limité de parutions annuelles (environ huit titres, plus, dès 2002, huit à dix livres de poche).

J'ai voulu créer une maison indépendante, et je m'efforce depuis le début de trouver un ton et un style personnels, que ce soit sur le plan du choix des textes, des relations avec les auteurs, des rapports avec le public, ou celui de la présentation générale de mon travail. Je désire exercer mon métier de manière artisanale, en assumant seul la plupart des tâches liées aux livres : décision de publication, saisie des textes et mise en pages de ceux-ci, discussion de la présentation des ouvrages, diffusion en librairie, la presse et le public. Je n'édite donc qu'un nombre restreint d'ouvrages, avec comme objectif principal la diffusion la plus large possible du travail des auteurs suisses français. Car la Suisse est le pays dans lequel je vis, et je pense que c'est la littérature dont je comprends le mieux les racines et que j'ai envie, au travers d'œuvres les plus variées, de défendre.

*Bernard Campiche*

**Adresse:** Grand-Rue 26, CH-1350  
Orbe, Suisse

**Type d'ouvrages:** littérature d'auteurs suisses: romans, récits, nouvelles. Quelques traductions d'ouvrages littéraires d'auteurs suisses.

**Personnel:** Tout le travail lié aux livres, impression mise à part, est réalisé par Bernard Campiche. Le photographe Philippe Pache (qui a succédé à Horst Tappe) réalise tous les portraits des écrivains des Éditions Campiche.

**Rythme de parution:** Environ 20 ouvrages par année. Un total de près de 300 titres parus et disponibles à ce jour. Depuis 2002, 8 à 10 titres édités annuellement en poche (*camPoche*).

**Chiffre d'affaires net (en Fr. suisses):**

1997	377'294,30	1998	390'789,65
1999	436'310,67	2000	363'384,25
2001	455'863,38	2002	439'928,75
2003	405'841,70	2004	283'795,20
2005	261'678,11	2006	369'801,15

### *Principaux succès*

- 1987: *La Parole volée*, de Michel Bühler, 4 éditions, 9'000 exemplaires vendus. Édition en Poche suisse
- 1988: *Prendre d'aimer*, de Gisèle Ansorge, 3 éditions, 9'000 exemplaires vendus. Édition en camPoche
- 1989: *Suisse sans armée? Un Palabre*, de Max Frisch, 8'000 exemplaires vendus.
- 1989: *Station Victoria*, d'Anne Cuneo, deux éditions, 13'000 ex. vendus, y compris Denoël.
- 1989: *Infiniment plus*, d'Anne-Lise Grobéty, 6'000 exemplaires vendus. Édition en camPoche
- 1992: *La Griffes*, de Jacques-Étienne Bovard, 3 éditions, 7'000 exemplaires vendus. Édition en camPoche
- 1993: *Le Trajet d'une Rivière*, d'Anne Cuneo, 5 éditions, 15'000 exemplaires vendus; + Édition francophone par les Éditions Denoël à Paris + 2 éditions "Club" + une édition de poche en collection Folio. Toutes éditions confondues, y compris les traductions, *Le Trajet d'une Rivière* s'est vendu à plus de 120'000 exemplaires
- 1994: *Demi-sang suisse*, de Jacques-Étienne Bovard, 6'000 exemplaires vendus.
- 1996: *Nains de Jardin*, de Jacques-Étienne Bovard, 4 éditions, 12'000 exemplaires vendus. Édition en camPoche
- Objets de Splendeur*, d'Anne Cuneo, 15'000 exemplaires vendus, y compris Denoël.

- 1997: *Le Temps des Cerises*, de Sylviane Roche, 4 éditions, 9'000 exemplaires vendus.
- 1998: *Âme de Bronze*, d'Anne Cuneo, 2 éditions, 7'000 exemplaires vendus.  
*L'Italienne*, de Sylviane Roche et Marie-Rose de Donno, 4 éditions, 11'000 ex. vendus. Édition en camPoche  
*Les Beaux Sentiments*, de Jacques-Étienne Bovard, 3 éditions, 8'000 exemplaires vendus.
- 2000: *Une Leçon de flûte avant de mourir*, de Jacques-Étienne Bovard, 6'000 exemplaires vendus.  
*Le Sourire de Lisa*, d'Anne Cuneo, 2 éditions, 7'500 ex. vendus  
*Le Puzzle amoureux*, de Gilbert Salem, 2 éditions, 5'000 ex. vendus
- 2001: *Un cerisier dans l'escalier*, de Thierry Luterbacher, 4'500 exemplaires vendus.  
*Erda-Martine*, de Lily Kopitopoulos, 3'500 exemplaires vendus.
- 2002: *Le maître de Garamond*, d'Anne Cuneo, 13'000 exemplaires vendus en Suisse, plus 20'000 exemplaires vendus au « Grand Livre du Mois », plus 9'000 exemplaires vendus par les Éditions Stock, en France, + édition dans Le Livre de Poche + traduction allemande chez Limmat Verlag. Édition en poche en allemand.  
*Le Pays de Carole*, de Jacques-Étienne Bovard, 6'000 exemplaires vendus.
- 2003: *Lettre à Menétrey*, de Michel Bühler, 4'000 exemplaires vendus.

- 2004: *Hôtel des cœurs brisés*, d'Anne Cuneo, 6'000 exemplaires vendus.
- 2005: *Les Corbeaux sur nos plaines*, d'Anne Cuneo, 4'000 exemplaires vendus.
- 2006: *Ne pousse pas la rivière*, de Jacques-Étienne Bovard, 3'500 exemplaires vendus.  
*Lacunes de la mémoire*, d'Anne Cuneo, 4'000 exemplaires vendus.  
*La Corde de mi*, d'Anne-Lise Grobéty, 4'000 exemplaires vendus. Édition en camPoche
- 2007: *Zaïda*, d'Anne Cuneo, 9'000 exemplaires vendus. Édition en camPoche
- 2010: *La Cour des Grands*, de Jacques-Étienne Bovard, 3'000 exemplaires vendus.

***Tirages:***

premiers romans: 2'000 à 2'500 exemplaires  
auteurs connus: 3'000 à 5'000 exemplaires  
livres de poche: 1'500 à 2'000 exemplaires

***Ventes minimales pour la première année d'exploitation (uniquement en Suisse):***

premiers romans: 700 exemplaires  
auteurs connus: 1'600 exemplaires

***Prix littéraires:***

Depuis la création des Éditions en 1986, plus de 50 prix littéraires, soit au minimum une fois tous les prix littéraires importants de Suisse française: *Prix Schiller* (1991, 1992, 1994, 1997, 1998, 2005 et 2006); *Prix des Auditeurs de «La Première» de la Radio Suisse Romande* (1989, 1992, 1994, 1997, 1998, 1999).

2011); *Prix Rambert* (1986, 1995, 1998); *Prix Bibliothèque Pour Tous* (1990, 1993, 1999, 2000, 2001, 2003, 2006 et 2007), *Prix Alpes-Jura* (1990, 1994, 1996 et 2006); *Prix littéraire Lipp-Genève* (1988, 1993, 1995, 1996); *Prix Hermann Ganz de la Société Suisse des Écrivains* (1989), *Prix des Charmettes (Rousseau)* (1992); *Prix d'encouragement de la Ville de Zürich* (1993); *Prix du Fonds du Jubilé de l'UBS* (1988 et 1993); *Prix Michel Dentan* (1995 et 2006); *Prix littéraire Madame Europe* (1995); *Prix des Libraires* (1995); *Prix Franco-Européen* (1998); *Prix de la Société littéraire de Genève* (2000); *Lettres Frontière* (2000, 2006, 2010); *Prix du livre vaudois* (2000); *Grand Prix C. F. Ramuz* (2000); *Prix du Livre Vaudois* (2000); *Prix Saint-Valentin* (2002); *Lauréat du Festival du premier roman de Chambéry* (2002); *Prix Pittard de l'Andelyn* (2006).

Bernard Campiche a reçu pour l'ensemble de son travail le *Prix Jeunes Créateurs* de la Fondation vaudoise pour la création et la promotion artistiques (1990), le Prix 1989 de la Commission de littérature française du Canton de Berne, le Prix du Fonds du Jubilé de l'UBS 1999, et le Grand Prix de Littérature 2000 de la Fondation vaudoise pour la promotion et la création artistiques (Fr. 100'000).

#### ***Traductions :***

Sur près de 300 titres parus: plus de 60 titres sont traduits ou en cours de traduction, dont 24 en allemand, 3 en italien, 2 en roumain, 3 en albanais, 1 en portugais, 1 en néerlandais. Les romans d'Anne Cuneo sont traduits chez Limmat Verlag et Ricco Bilger Verlag, puis édités en poche (25'000 ex. par tirage).

***Droits cinématographiques:***

*Les Agneaux*, d'Ania Carmel. Film réalisé par Marcel Schüpbach, avec Richard Berry, mars 1996.

Plusieurs options en cours, notamment pour *Nains de Jardin* et *Demi-sang suisse* de Jacques-Étienne Bovard.

***Publications d'ouvrages en feuilleton littéraire:***

Une trentaine d'ouvrages sont parus en feuilleton littéraire dans de grands quotidiens suisses, notamment dans *La Gruyère*.

*Bernard Campiche Éditeur: confiance et respect*  
Par Sylviane Roche

Quand Bernard Campiche a lancé sa maison en 1986, les pronostics étaient pessimistes. Dans un paysage éditorial aussi encombré et littéraire qu'on disait désertique, comment un jeune éditeur absolument seul pouvait-il espérer réussir ? On lui prédit le pire, on essaya de le dissuader, comme si, bizarrement, tout en lui promettant l'échec, on avait un peu peur de lui. Comme si le maigre gâteau de la littérature romande ne pouvait supporter un convive de plus. Mais voilà, et c'est là justement que commença l'histoire : Bernard Campiche n'est pas un convive de plus, c'est un pâtissier. Le gâteau, il le confectionne avec de nouvelles recettes, il l'offre aux autres, et, du coup, c'est tout le paysage littéraire romand qui s'en trouve enrichi.

Bernard Campiche publie des romans, des nouvelles, des poèmes, suivant deux critères principaux : que le livre lui plaise et que l'auteur lui soit sympathique. Cela paraît arbitraire ? Ça l'est. Faire un livre avec Bernard Campiche est plus qu'une affaire éditoriale, c'est une aventure globale, un moment dans la vie. Chaque livre qu'il publie est son préféré. Il y a un côté père de famille chez ce jeune homme étrange. C'est d'autant plus étonnant d'ailleurs que les *écrivains Campiche* sont tous très différents, très divers, avec des sensibilités parfois très éloignées, même si quelque chose d'indéfinissable les lie quand

ils se rencontrent, pour les désormais traditionnelles signatures collectives du Salon du livre et de la presse à Genève par exemple. *Ce quelque chose*, c'est peut-être simplement l'estime pour cet éditeur qui a su gagner la confiance et l'amitié d'écrivains confirmés comme Jacques Chessex, Jean-Pierre Monnier, Anne Cuneo, Anne-Lise Grobéty, Jean-Louis Kuffer, mais aussi découvrir et encourager les plus récents et même les franchement débutants. Je me demande si des gens comme François Conod, Jacques-Étienne Bovard, Elisabeth Horem écriraient comme ils le font aujourd'hui s'il n'y avait pas eu, une fois, la rencontre avec Bernard Campiche. En ce qui me concerne, je suis sûre que non.

De temps en temps, il téléphone, il parle longtemps de choses et d'autres, puis il demande si ça va, si ça marche, si ça avance... On se sent attendu, souhaité, mais pas harcelé. Juste soutenu. Et quand le livre sortira, on sait qu'il sera parfait de facture et que Bernard le défendra bec et ongles.

J'ai souvent l'impression, avec certains éditeurs d'ici et d'ailleurs, que leur vie serait plus belle s'il n'y avait pas les écrivains, ces cinglés qui ne supportent pas que leurs textes paraissent, truffés de coquilles, trois ans après le dépôt du manuscrit (et qui en plus réclament des droits d'auteur!), ni les lecteurs pour qui, de toute façon, tout est toujours trop long ou trop difficile et à qui il faut réussir à soutirer trente francs pour cent cinquante pages de mauvais papier brochées dans le désordre. Leur mot clé semble être le mépris.

Pour Bernard Campiche, c'est exactement le contraire, et pour le définir d'un mot, je dirais le respect. Si, après plus de vingt-cinq ans d'efforts, Bernard Campiche est aujourd'hui un éditeur respecté, c'est qu'il est avant tout un éditeur respectueux. De ses lecteurs et de ses auteurs. Plus de vingt-cinq ans de savoir-faire, d'audace et de prudence savamment dosées, plus de vingt-cinq ans de passion pour les livres bien faits, pour la littérature et pour les auteurs. Plus de vingt-cinq ans d'amitié et de confiance réciproques. Plus de vingt-cinq ans de respect mutuel qui lui ont permis de jouer le rôle essentiel qui est le sien aujourd'hui et qu'illustre simplement cette petite anecdote personnelle :

— Alors... vous écrivez ? me demande ce monsieur avec un air de condescendance indescriptible. Et... vous publiez ?

— Oui, répondis-je, chez Bernard Campiche.

Le visage du monsieur changea brusquement :

— Chez Campiche ? Mais alors, c'est sérieux !

*Texte rédigé pour le Service de Presse Suisse*

*Portrait gouaché de Bernard Campiche en éditeur vigilant  
et en archange*

Par Gilbert Salem

Pour une fois, j'essaierai de parler un peu moins de moi-même – le moi est définitivement haïssable, Blaise Pascal avait raison ; le moi est même ennuyeux. Je lui consacrerai quand même, ma chronique. Mais par ricochet, en présentant quelqu'un que j'aime et admire : Bernard Campiche, l'éditeur de mes deux modestes livres littéraires. L'éditeur surtout de plus d'une centaine d'ouvrages qui ont imposé une ligne éditoriale inédite et limpide dans les lettres de Suisse romande, voire dans la francophonie entière.

De tous les animaux de sa profession, Campiche est un des plus intéressants. Quand je le traite d'animal, je pèse mes mots. Il faut prendre cette expression par son acception la plus noble. Tant pour le travail incommensurable qu'il abat chaque jour depuis 1986 au bénéfice de ses auteurs – et à raison de huit parutions annuelles – que pour l'amour qu'il porte continuellement aux siens, Bernard Campiche est un pur modèle d'animalité. Dieu et la nature lui ont insufflé un tempérament de bûcheur, une grâce de bête ouvrière, de reine de ruche.

Or, plus que de l'abeille, il tient, physiquement, tout à la fois du papillon – disons du *pbrygane*,

appelé aussi *portefaix* parce qu'à la légèreté de son corps, à sa grâce aérienne, il oppose une figure où toute émotion se lit, où se révèlent involontairement les plus acides préoccupations du monde.

Bernard Campiche tient et de l'insecte et de l'ange. Ses ailes sont fragiles et transparentes, ses mandibules dures, surtout lorsqu'il faut frapper, son chanfrein busqué de libellule le protège des attaques imprévues tombées du ciel.

Mais il faut aussi décrire son visage. Pour le commencer (en exagérant sur la couleur, en gouachant même mes aquarelles), je citerai d'entrée Rainer Maria Rilke et *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* : « Il y a beaucoup de gens, mais encore plus de visages, car chacun en a plusieurs. Le visage s'use naturellement, se salit, éclate, se ride, s'élargit comme des gants qu'on a portés en voyage. » Tel n'est pas le minois de mon ami Bernard Campiche : passé quarante ans, il ressemble toujours à un gant neuf. Il conserve opiniâtement la juvénilité radieuse d'un garçon au cap de l'adolescence. De sa jeunesse – qui ne fut pourtant pas exagérément heureuse – il a sauvé un rire de potache, une espièglerie émue, un zèle affectueux.

Sa physionomie change mille fois par jour, mais à travers les ans, elle ne vieillit point.

Souvent, on lui a dit : « Vous êtes le fils de l'éditeur ? »

« Non, rétorquait-il, mon père Michel Campiche est écrivain, mais j'ai édité deux de ses livres. »

On pourrait comparer Bernard Campiche à d'autres animaux encore. On dira qu'il est un rude

lapin, parce qu'il trotte infatigablement. Son énergie surabondante impliquera aussi qu'il mange, à chaque aurore, de la viande de lion. Mais non ! j'ai vu, de mes yeux attentifs de myope, qu'il n'y avait, sur le guéridon rond de sa cuisine, que du café, du croissant de boulangerie. Du fruit éventuellement.

Je l'ai observé de près au moment où il commença à organiser, avec la précision inquiète d'un réalisateur de cinéma, l'édition des *Œuvres complètes* de Jean-Pierre Monnier, décédé l'an passé, et de toute la *Poésie* de Jacques Chessex. Deux coffrets de trois livres reliés sous emboîtage, majestueux tels des temples romains à colonnade, clairs à contempler de loin, délicieux au toucher, soyeux à compulsuer, lumineux et sereins au regard du lecteur – même à un lecteur désespérément myope comme le soussigné.

Ces deux monuments de l'édition suisse romande sont sortis sains, saufs et rutilants au cours de novembre 1997. Celui – en trois tomes donc – des poèmes de Chessex m'a particulièrement bouleversé. Probablement parce que je tiens le maître de Ropraz pour un des plus sincères poètes d'Europe contemporaine – ma subjectivité n'engage que moi, et j'en suis fier ! Mais également à cause des aquarelles de Pietro Sarto qui enrobe, avec une jubilation joaillière, chacun des volumes. Du *Jour proche* aux *Élégies de Yorick*, voilà quatre décennies nourries d'interrogation poétique. On y retrouve le pays de la mort, celui des regrets. On y est rattrapé par le paradis de la nuit, ainsi que par des enfers solaires. Par

une musique surtout, qui se décline ici en notes d'ambre musquée, là en notes qui sentent le soufre, la putréfaction.

On se retrouve décontenancé devant cette foi obscure, qui a infusé longtemps en un même cœur. Qui nie sinon la croyance, du moins la gnose. Elle est bouillante comme une bouilloire, mais, la voici de plus en plus sereine. Le peintre Sarto l'a accompagnée d'une musique lumineuse, scintillante et grave, comme dans les pièces pianistiques de Debussy. Et vive *Children's Corner*.

Or, je vous le rappelle, c'est Bernard Campiche qui a tout organisé. En silence, très pudiquement, et pour une gloire intérieure qu'il cache, qui le ronge peut-être.

GILBERT SALEM  
*24 Heures*

*L'éditeur Bernard Campiche travaille ses ouvrages comme un orfèvre*

Bernard Campiche passe d'une table à l'autre, son large sourire aux lèvres. En ce samedi après-midi, à la Librairie Payot/Pépinet de Lausanne, cinq de « ses » auteurs dédicacent leurs livres : Jacques Chessex, Anne-Lise Grobéty, Jacques-Étienne Bovard, François Conod et Michel Campiche, son père. Comme toujours, lors de manifestations publiques, il les accompagne. Pendant trois semaines, tous les points de ventes Payot rendent ainsi hommage au travail de cet éditeur voué à la littérature romande.

Ces semaines spéciales existent depuis plus d'un an maintenant. Les Presses Universitaires de France, la collection Rivages-Noir et les Éditions Bouquins ont ainsi été mises à l'honneur. Bernard Campiche est le premier éditeur suisse à bénéficier de cette promotion.

« J'ai grandi entre deux étagères ! » aime-t-il répéter pour expliquer son amour du beau livre. Fils de professeur, il a passé son enfance dans une maison tapissée de volumes à Saint-Maurice et à Lausanne. De cette promiscuité livresque lui viendra le goût de la belle mise en pages, du papier de qualité et de la typographie impeccable. Tout est parti de là. Son premier emploi de bibliothécaire à La Tour-de-Peilz puis à Lausanne. Sa collaboration à la revue littéraire *Écriture*, fondée par Bertil Galland, dont il devient,

à 25 ans, l'administrateur général. C'est alors le plongeon dans l'univers des lettres romandes. « C'est là que je l'ai rencontré » raconte l'écrivain Jean-Pierre Monnier. Conquis par la détermination du jeune homme, l'auteur lui accordera sa confiance immédiate. Tout comme Anne-Lise Grobéty. Pendant les réunions d'*Écriture* déjà, elle avait vu en lui ce côté « crocheur enthousiaste » qui l'a séduit. Quand, en 1986, Les Éditions Bernard Campiche voient le jour, ces deux auteurs confirmés répondent présents sans hésiter. Huit ans après, tous les livres d'Anne-Lise Grobéty sont disponibles chez Campiche et Jean-Pierre Monnier s'apprête à y publier ses œuvres complètes.

Un tel pouvoir de persuasion de la part de celui qui n'était à l'époque qu'un débutant aux allures d'étudiant studieux intrigue pour le moins. À l'écouter évoquer son métier, dans le sous-sol de sa maison, on comprend mieux. Là, douze heures par jour – et beaucoup plus les veilles de parution –, il assouvit une passion. Celle d'éditer des livres. Avec la sérénité de celui qui sait avoir trouver sa voie, il revient au point de départ de son aventure : « Respecter un auteur, c'est tout faire pour obtenir le plus beau livre possible. » Chez Bernard Campiche, cela veut dire un magnifique papier vergé, velouté et rugueux à la fois ; d'élégantes pages de couvertures illustrées ; une reliure souple et un format agréable à manier. De vrais bijoux qui donnent l'envie de lire. Mais cela veut dire aussi un texte travaillé à la virgule près. C'est ce travail de bénédictin qu'il aime

par-dessus tout. Comme un orfèvre, il travaille les pages sans relâche, aidé par deux correcteurs professionnels et plusieurs relecteurs. Anne Cuneo, qui a publié trois romans avec lui, se souvient de ses séances de travail: « Sur le manuscrit de *Station Victoria*, il pinaillait sur chaque mot. Je le haïssais à la fin! Vexée, je rentrais chez moi, et là je m'apercevais que ses suggestions rendaient mon texte meilleur. » Quand Bertil Galland met fin à son activité d'éditeur au début des années quatre-vingt, l'auteur perd l'envie d'écrire. C'est Bernard Campiche qui la persuade de reprendre la plume. « Il possède un instinct d'éditeur inouï. Jamais je ne me serais lancée dans *Le Trajet d'une Rivière* s'il n'avait pas été là. »

Artisan de la perfection, Bernard Campiche doit prendre son temps. Huit livres par an, c'est un maximum pour faire son métier comme il l'entend. Jacques Chessex, qui a publié *Les Élégies de Yorick* en 1994, n'en revient toujours pas: « Tous les mercredis matins, il venait chez moi, plein d'ardeur à la tâche. Des heures durant on élaborait la mise en pages. Puis on allait déjeuner et on discutait encore. C'était prodigieux! »

Une douce lumière éclaire le bureau de Bernard Campiche. Son repaire comme il dit. « Je termine ma journée vers six heures. Mais j'aime m'y remettre la nuit. Ma vraie passion, c'est cela: être devant un texte, à deux heures du matin, un crayon à la main. »

LISBETH KOUTCHOUMOFF

*Le Temps*

### *Cap sur livres*

Il y a de l'air vif dans ces pages, celles qui vont de belle impatience, et bien avant le matin, vers la rivière. Cette impatience qui grouille parce qu'elle est cette passion du pêcheur qui n'a d'yeux que pour elle, proie fuyante, proie imaginée, à conquérir, cette proie qui lui ressemble et avec qui il dialogue... Dans *La Pêche à rôder*, Jacques-Étienne Bovard remonte aux temps de ces eaux qui se découvrent jusqu'aux rives de l'enfance.

C'est là le premier livre de la collection CampImages où figurent une trentaine de photographies (noir/blanc) de l'écrivain.

Le théâtre, et l'intense manière dont il lie des comédiens amateurs, vit dans le deuxième volume de la collection, signé Anne Cuneo, *Opération Shakespeare, une aventure*, qui s'accompagne d'un DVD.

#### *« L'émotion du livre »*

— *Qui êtes-vous, Bernard Campiche ?*

— Mais si je savais... Je fais ce que j'aime et qui me passionne. Je suis quelqu'un qui essaie de vivre sa passion.

— *En vingt ans, des centaines de livres et des milliers de pages que vous avez toutes mises en pages. Pourquoi cette passion d'éditer ?*

— « Bon qu'à ça ! », comme disait Beckett ! J'ai toujours vécu dans le livre, mais l'édition n'a pas seulement été le résultat d'une prédestination. Elle a été aussi le révélateur de qualités que j'avais et que j'ignorais, comme l'écoute, la collaboration, pouvoir entreprendre des choses dans des genres très différents.

Mais on fait aussi ce métier par rapport à ce qu'on a vécu. Et là, éditer m'a aussi consolidé dans le fait de tenir, tout simplement.

— *Mais pourquoi éditer des livres, encore aujourd'hui ?*

— Si j'édite des livres, c'est d'abord parce que je sais très bien le faire. Et que j'ai le sentiment que le livre répond à un besoin, qu'on le veuille ou non. C'est même maintenant encore plus important, parce que l'édition, une certaine édition, est devenue un phénomène de résistance. C'est une chose qui me plaît assez. J'y crois toujours parce qu'il y a des gens qui me font confiance, parce qu'il y a des créateurs, parce qu'il y a des choses importantes qui se font.

— *Un monde sans livres ?*

— Je n'ai pas envie de dire, comme un puriste, qu'un monde sans livres c'est la destruction du monde. Le problème est plus général. Mais je dis que le livre c'est quand même une chose qui a une autonomie, chacun le découvre différemment. Le livre, c'est quelque part un monde à soi. Ce que j'aime dans le livre, c'est la relation directe, et

individualisée, qui s'opère entre une œuvre et quel-  
qu'un.

JEAN-DOMINIQUE HUBERT  
*Coopération*

### *La célébration de vingt ans de passion*

*C'est entouré de ses amis et auteurs que Bernard Campiche a fêté vendredi les vingt ans de sa petite entreprise. Un moment sous le signe de l'amitié et du respect mutuel entre cet homme, artisan éditeur, et ses collaborateurs, amis.*

La salle du Musée des beaux arts de Lausanne était comble. Bernard Campiche était seul. Seul devant ce parterre noir de monde, il sait que tous attendent le discours qui ouvrira officiellement les festivités de ce vingtième anniversaire. Il ne prononcera pourtant que quelques mots. Suffisamment toutefois pour remercier les personnes présentes, avant de s'éclipser et laisser place à l'un de ses poulains, le comédien et écrivain Jacques Probst, pour une lecture de texte en musique.

Tout d'abord déçu par cet avarisme, il a suffi de quelques secondes pour comprendre que l'ancien bibliothécaire avait encore vu juste. En effet. Plus que n'importe quel discours, la prestation, donnée comme un cadeau par l'artiste à son éditeur, était éloquente. Un bel exemple de l'instinct de l'Urbigène et des relations d'amitié particulière qu'il sait créer avec ses auteurs.

L'éditeur, donc, avait encore fait le bon choix. Comme en 1986, lorsqu'il a décidé de monter sa propre maison d'édition. « Tu vas te casser la gueule », lui répétaient pourtant certains de ses amis. Aujourd'hui,

s'il n'est pas riche, comme il le précise, il est au moins certain d'avoir pris la bonne décision. De toute manière « que pourrais-je faire d'autre. Je ne me trouve bon qu'à ça. Et puis, on ne fait pas cela pour gagner de l'argent, on le fait par passion. » La passion serait donc le secret de sa longévité dans ce monde où les grandes surfaces cassent les prix et les éditeurs français sont hégémoniques? Sans aucun doute. Mais elle est aussi le fruit de toute cette énergie déployée « à fidéliser les personnes autour de [son] travail, auteurs, comme lecteurs, et à créer des réseaux ». Le résultat également de ces jours et de ces nuits passées à soigner le détail. Car, une fois l'ultime virgule déplacée, le livre emballé, c'est encore lui qui accompagne « ses » artistes lors des multiples manifestations publiques. Il faut donc qu'il les aime ces textes et leurs auteurs pour les suivre dans le petit village campagnard comme dans la ville française.

Pourtant, après vingt ans de dur labeur, ce ne sont pas toutes ces heures passées devant son ordinateur qui fatiguent l'éditeur. Non. Ce sont plutôt les problèmes financiers inhérents au marché du livre qui l'énervent. « C'est un réseau de cinquante et une librairies suisses romandes qui a disparu en quatre ans », s'emporte l'Urbigène. Et d'accuser l'imperméabilité du marché « à ces auteurs suisses pourtant de premier ordre! ».

« Avant de le connaître, j'avais publié déjà quelques ouvrages, mais c'est auprès de lui plus qu'ailleurs que je me suis senti écrivain. » En une phrase, Gilbert Salem, qui lui rendait hommage par écrit, avait tout dit.

HÉLÈNE ISOZ  
*La Région Nord Vaudois*

*Bernard Campiche, invité d'honneur du Marché de Noël d'Yverdon*

Qui mieux que l'éditeur urbigène pour incarner l'hôte d'honneur du Marché de Noël d'Yverdon ? Après avoir fêté ses vingt ans d'édition à Lausanne en compagnie de ses collaborateurs, c'est toujours à leur côté qu'il sera présent à Yverdon pour des moments de lecture et de rencontre.

*« Bernard Campiche est un excellent éditeur suisse. Il fête ses vingt ans d'édition cette année et, en plus, il habite dans la région. » Trois bonnes raisons qui ont décidé Yvan Grosmanjin de la Librairie Payot-Yverdon de proposer l'Urbigène comme hôte d'honneur du Marché de Noël d'Yverdon. Et l'invité, heureux, d'accepter.*

*Anne-Lise Grobéty et les autres*

Habitué à suivre ses poulains et leurs œuvres partout où ils se rendent, Bernard Campiche sera encore une fois de plus très bien accompagné. Dans son entourage de fête, de nombreux fidèles dont Anne Cuneo, Jacques-Étienne Bovard mais également Anne-Lise Grobéty. Elle qui, vingt ans plus tôt, avait osé miser sur cet ancien bibliothécaire reconverti en éditeur. Une fidélité à l'image des relations que Bernard Campiche sait tisser avec ceux qu'il édite. Des témoignages de respect mutuel entre cet amoureux des livres et ses auteurs

démontrés encore récemment à l'occasion de sa fête d'anniversaire, à Lausanne, le 27 octobre passé.

Sans chichi et en toute simplicité, ses auteurs, aujourd'hui ses amis, étaient presque tous venus lui rendre hommage. Et quelle démonstration. Une salle comble, des tonnerres d'applaudissements pour un homme avant tout passionné. Qui aura pourtant préféré un petit discours aux longues allocutions d'usage. Se retirant presque intimidé pour laisser place à une lecture inattendue. Touchants et dévastateurs, les textes de Jacques Probst ont alors frappé au cœur. Quel témoignage d'amitié de la part de ce talentueux écrivain malmené par la vie. Une belle démonstration de confiance qui nous rappelle que le travail d'édition peut encore avoir une taille humaine. Que les auteurs romands existent et qu'ils sont de qualité.

HÉLÈNE ISOZ  
*La Région Nord Vaudois*

*Un salut à Bernard Campiche, au vingtième  
anniversaire de son œuvre éditoriale*

On se dit que c'est une bonne joie, Mesdames, Messieurs, et chers amis de Bernard Campiche, une joie qu'on attend comme un bon augure, cette joie qui vient à l'instant d'être ensemble pour saluer ces jours. Ces jours de pages et de livres, cette phrase à l'œuvre de Bernard Campiche, cette phrase qui avance sous son enseigne qui, cet octobre, a tout juste vingt ans.

Vingt ans que tu as l'air de toujours porter comme l'immuable bel âge, cher Bernard, ces vingt ans qui te collent au portrait comme une coutume : « Bernard Campiche, le plus jeune des éditeurs de Suisse romande. »

Comme si les nuits à mettre en pages, comme si les jours à donner corps au livre, à sa couverture, à ses harmonies, à son allée, comme si ce dialogue continu avec tes auteurs, suivi dans l'attention de l'écriture mais aussi jusqu'à l'heure des dédicaces et dans la librairie la plus écartée, les réconfortant encore jusqu'au seuil des interviews, comme si les tractations et les difficiles jongleries comptables, comme si tout cela, en somme, n'avait pas entaché ton élan premier, *cette passion d'éditer*. Mais au contraire : comme si tout cela l'avait augmentée – et rendue plus urgente encore.

Cette passion que Bernard Campiche incarne dans le livre à faire, dans le livre à suivre, et dans le livre à susciter, il faut l'entendre dans l'amitié de son rire, son bon rire qui éclate et qui fait résonner les pages comme des fêtes ; mais cette passion il faut la voir aussi comme elle défend son espace, quand elle est attaquée, ou blessée, et comme elle n'en revient pas, même si elle ne se laisse pas démonter. Parce qu'elle va déjà dans le livre à venir, qu'elle est décidément en projet dans la quête de ses pages.

C'est dans cet élan, dans la foulée de ta force et de ton énergie, cher Bernard, que viennent maintenant cet amical merci et cette poignée de vœux. Ce salut qui va vers toi, et vers Line, qui court dans les pas de François, qui est dans le ciel de Louise, ce bon salut, Bernard, dans les pages qui sont et celles qui avec toi bruissent d'à venir, comme un nouveau présent dans le temps à lire.

*Texte lu par*

*JEAN-DOMINIQUE HUMBERT  
au Palais de Rumine, Lausanne,  
le 27 octobre 2006*

### *Vingt ans, année difficile !*

*Prix Régis de Courten. L'éditeur Bernard Campiche a été récompensé cette semaine pour ses vingt ans d'activités. L'avenir est moins rose.*

À ses débuts en littérature, le très sérieux *Journal de Genève* daignait parfois évoquer les publications de ce « jeune éditeur vaudois ». Mais les temps changent et le *Journal de Genève* n'est plus. Bernard Campiche par contre est toujours là. Mieux : dans un contexte difficile pour tous les acteurs de la branche, il s'accroche. En décembre dernier, il a ainsi fêté ses vingt ans d'activités. Un anniversaire qui n'a pas échappé à la Fondation littéraire Régis de Courten qui, en mémoire de cette figure marquante de la bibliographie romande, a décerné cette semaine son sixième pris à Bernard Campiche.

Cette récompense met du baume au cœur d'un instinctif écorché vif. Combien de déserts et de tempêtes n'a-t-il pas déjà traversés ? Mais aujourd'hui, l'éditeur avoue qu'il traverse une nouvelle période de « basses eaux ». À quelques semaines du Salon du livre à Genève, il constate que les six livres publiés en automne n'ont pas eu le succès escompté, que la durée d'un titre dans une librairie raccourcit, qu'il y a trop de livres, que la critique littéraire ne suit pas, que les éditeurs ne sont pas assez soutenus... « Ce métier est fait de passions et de rencontres. Ce sont donc les autres, les écrivains

surtout, qui nous tirent toujours en avant, mais là, j'ai de sérieux doutes. »

*Pas de relève*

Et Bernard Campiche n'a pas seulement peur pour sa maison d'édition. Il constate qu'il n'y a pas de relève en Suisse romande alors que trois des quatre principaux éditeurs en Suisse romande (Michel Moret à L'Aire, Marlyse Pietri chez Zoé et Vladimir Dimitrijevic à l'Âge d'Homme) ont dépassé l'âge de la retraite.

Riche d'un catalogue de cent soixante ouvrages dont des œuvres complètes, l'éditeur d'Anne Cuneo, d'Anne-Lise Grobéty, de Jean-Pierre Monnier et d'Alexandre Voisard – parmi des dizaines d'autres – ne gagne plus sa vie depuis une année. « Avec mon épouse qui assume financièrement, nous avons décidé de faire le point au printemps prochain. »

Mais lundi soir, Madame Régis de Courten a serré fort l'éditeur dans ses bras, l'assurant qu'il allait fêter ses cinquante ans d'activités.

*Dans la vie d'un éditeur*

*Un moment fort*: « Quand ma fille, aujourd'hui décédée, était l'hôpital, Anne Cuneo et Jacques-Étienne Bovard sont venus me dire que la seule chose qu'ils pouvaient faire pour moi, c'était des livres qui marcheraient, et qu'ils allaient les faire. »

*Un livre que vous rééditeriez tout de suite:* « Un livre de Jean-Pierre Monnier, *Ces vols qui n'ont pas fui*, qui est aussi le premier que j'ai édité. »

*Un livre que vous auriez aimé publier:* « *La vie mode d'emploi*, de Georges Perec. »

*Votre lecture actuelle:* « Le tome 2 de l'autobiographie d'Elias Canetti, *Le Flambeau dans l'oreille*. »

*Un de vos auteurs qui vous fait le plus rire:* « Antonin Moeri est une merveille mais il y a aussi Jean-Dominique Humbert. Il y a dix ans, il a publié un texte dans la revue *Passe-Muraille*. À la fin, il notait: à paraître prochainement. Et ce texte, je l'ai enfin, il sortira au printemps prochain. Voilà pourquoi je parle de lui comme d'un de mes auteurs... »

*Celui qui vous fait le plus souffrir:* « Gilbert Salem quand il écrivait *À la place du mort*. Il fallait lui arracher les feuilles. Car ce livre était important pour lui. Le sortir, c'était sortir sa douleur. »

MAGALIE GOUMAZ

*La Liberté*

*Bernard Campiche, cinquante ans, vingt ans d'édition*

Il a eu cinquante ans cette année, mais il passera encore longtemps pour le plus « jeune et le plus atypique des éditeurs de Suisse romande ». La juvénilité perpétuelle de son visage et de ses enthousiasmes y est pour quelque chose, mais je crois que Bernard Campiche a surtout de la fraîcheur intérieure à donner, la puisant au plus près de la nappe phréatique de ses terroirs – les pays de Vaud et de Lausanne, le Valais chablaisan, l'ombre bleue du Jura, l'humus de la grande littérature.

Une petite source miraculeuse qui est toute à lui. Il en fait don par métier, et elle l'aide lui-même à traverser les pires épreuves avec une force d'âme qui dépasse son propre entendement.

Quant à son atypisme légendaire, il est tout autant justifié: ce grand échalas peint par le Greco et à mélancolie stendhalienne sert la littérature de Suisse romande avec une humilité qui cache un plaisir visible et renouvelé. Aucune onction sacerdotale, comme chez tant de maîtres d'école de pensée, mais de la candeur vraie et enjouée, active, diablement efficace.

Ses livres sont beaux, mais pas comme des pâtisseries, des pièces montées – ils ont une odeur de bon pain et leur beauté donne envie de lire. Persuadé que les causes les plus modestes peuvent accéder à

l'universalité, il a d'emblée séduit par la bienfacture de ses ouvrages les critiques littéraires les plus exigeants de la francophonie. Sans parler des lecteurs !

Petite anecdote : j'en ai rencontré un au Salon du Livre de Montréal qui était particulièrement enthousiaste, voire un brin enfiévré. Il était de Jonquière, une des capitales mondiale de la pâte à papier, située près de Chicoutimi. Ce Monsieur Camille m'assura que sa femme et lui aimaient caresser les livres de Campiche. Qu'ils en admiraient l'image de couverture, le grain des pages et leur miroir – soit l'encadrement blanc du texte –, et le soin infini porté à la composition typographique. Ainsi qu'à l'orthographe.

— L'orthographe, dites-vous, donc non seulement vous appréciez la forme de ses livres, mais vous les lisez ?

— Partant, oui. Nous sommes si dignement invités à le faire !

Ainsi, Bernard Campiche a su ériger le métier d'éditeur en forme d'art, et le souverain de son canton l'a bien compris en lui décernant, en l'an 2000, son Grand Prix de la Fondation artistique, généralement dévolu aux peintres, aux musiciens, ou à ses frères écrivains.

Oui, ses frères écrivains. Des sœurs, des frères. À présent qu'on célèbre le vingtième anniversaire de son entreprise éditoriale – donc de sa création artistique personnelle –, je tiens à cette métaphore de la fraternité. Car elle est significative de la flamme affective qu'il entretient auprès de ses romancières et romanciers, de ses nouvellistes, poétesses, poètes ou dramaturges. Là où un éditeur se définit comme un

patriarche, un chef de file, ou le père spirituel de ses auteurs, Campiche se révèle un compagnon de joies et de souffrances – un frère d’armes. Un lecteur attentif surtout. Un ange gardien fait de chair et de sang. Mais lorsque l’égocentrisme des écrivains qu’il publie se met à se boursouffler, à les congestionner d’une infatuation inadmissible, il les tempérera courtoisement, en leur rappelant que le livre qu’ils préparent ensemble est aussi le sien.

Cette posture d’éditeur, qui est délibérée, lui autorise quelquefois des prérogatives qui peuvent échapper à l’entendement de certains auteurs. Or Bernard Campiche peut souffrir d’être incompris.

\*  
\* \*

Avant de le connaître, j’avais publié déjà quelques ouvrages, mais c’est auprès de lui plus qu’ailleurs que je me suis senti écrivain, car son regard sait s’associer au mien musicalement aux instants les plus cruciaux. Je veux dire aux croisées les plus décisives des chemins : par exemple à l’ultime relecture d’un manuscrit, lorsque le changement d’un seul mot, voire l’intrusion d’un point-virgule, pourrait bouleverser la trame ou même le cours fluvial d’un récit. À ces instants, quand l’œil devient ouïe, où une question de rythme ou de tempo fait vibrer la corde centrale de l’œuvre, l’auteur est seul à trancher, et cette solitude devant l’urgence le terrifie. C’est alors que la présence de Bernard Campiche le rassérène, car lui aussi voit et entend – exactement de la même

manière. Cet éditeur sait aller avec ses auteurs jusque dans la chair vive d'un texte, et y rougir ses belles mains de moine comme le ferait le plus avisé, le plus connivent, des assistants d'un chirurgien.

Durant l'hiver le plus cruel de sa vie, j'étais en train d'achever un récit sous sa vigilance amie. Manquant soudain d'inspiration, j'en eus honte : que sont les tourments traditionnels d'un écrivain en comparaison avec ce que peut éprouver un homme, lui, mon éditeur, dont la fille de six ans est à l'agonie ? Je n'avais jamais cru au bien-fondé du désespoir des poètes devant la feuille blanche, mais cette fois je me trouvais en cette situation. Je la voyais plus inconvenante, plus absurde que jamais.

Je lui dis : « Bernard, on laisse tomber, préoccupe-toi de ta fille Louise. »

— Mais c'est bien d'elle que je me préoccupe en t'encourageant à finir ton livre, puisque c'est à elle que tu l'as dédié. Elle le sait, et j'ai promis de le lui montrer.

\*  
\* \*

Il est des parents que la disparition d'un fils, d'une fille, anéantit, rend amers pour la vie, et d'autres, tel Bernard Campiche, que le deuil ne ronge pas, mais sculpte intérieurement, embellit encore. Et de ce creuset intime de l'infinie tristesse, la source d'exaltation qu'ils avaient crue tarie pour toujours rejaillit ; leur enfant perdu revit en eux, les propulse vers le vif, les rajeunit presque malgré eux, leur fait

rejoindre leur propre enfance. Et cette force reconquise est conquérante, bénéfiquement contagieuse ; pas revancharde, bâtisseuse. Et, contre elle, la loi des méchants, la logique des ingrats, ou les argumentations des imbéciles ne peuvent rien. Le génie de l'enfance, lui, peut tout.

À celui qu'il hante, il réinsuffle le goût de l'audace, de l'aventure, mais sans le détourner du souci de récapitulation grave, pointilleuse, sincère. Réécoutons la voix de Bernard Campiche quand il se met lui-même à l'épreuve difficile de l'autobiographie :

« J'effectue seul tout le travail éditorial, depuis le début de mes éditions. D'où un nombre limité de parutions annuelles (environ huit titres, plus, dès 2002, huit à dix livres de poche). Depuis 1997, j'ai la chance de voir diffuser mon travail éditorial en France grâce à la collaboration du diffuseur Vilo.

J'ai voulu créer une maison indépendante, et je m'efforce depuis le début de trouver un ton et un style personnels, que ce soit sur le plan du choix des textes, des relations avec les auteurs, des rapports avec le public, ou celui de la présentation générale de mon travail. Je désire exercer mon métier de manière artisanale, en assumant seul la plupart des tâches : décision de publication, saisie des textes et mise en pages de ceux-ci, discussion de la présentation des ouvrages, diffusion en librairie, la presse et le public. Je n'édite donc qu'un nombre restreint d'ouvrages, avec comme objectif principal la

diffusion la plus large possible du travail des auteurs suisses français. Car la Suisse est le pays dans lequel je vis, et je pense que c'est la littérature dont je comprends le mieux les racines et que j'ai envie, au travers d'œuvres les plus variées, de défendre. »

Jean-Pierre Monnier (1921-1997), qui a été un des premiers auteurs de Campiche, le salua comme un homme à pentes :

*L'enthousiasme ne m'a jamais fait sourire, ni la volonté d'entreprendre, et quand les réalisations font suite aux projets, quand on les a sous les yeux comme si elles renouaient avec une tradition, celle du beau livre ouvert à toutes les lectures, on est heureux et presque fier pour qui a mené à bien l'idée dont elles sont le produit et à laquelle il a souvent dû sacrifier quelques comforts. Bernard Campiche ne s'est pas égaré dans les voies de la facilité (c'est à peine si j'ai quelque gêne à le dire), et surtout il n'a pas craint d'aller au-devant de la jeune littérature qui s'écrit aujourd'hui en Suisse romande. C'est un être, lui aussi, de passion, un homme à pentes, de ceux auprès desquels je me sens bien. Il travaille. Il fait de bons livres. La place qui est devenue la sienne, en peu d'années, était à prendre, et elle répond de la meilleure présence dans la continuité.*

JEAN-PIERRE MONNIER

In: *Pour Mémoire*

Portrait de Bernard Campiche, l'artiste, en homme des pentes. Il n'est point le roi Sisyphe poussant éternellement un rocher voué à retomber avant d'atteindre le sommet d'une montagne infernale.

C'est l'arpenteur qui sait mesurer les terrains en amont puis en aval – et encore une fois en amont, etc. Il jauge la déclivité des deux versants à pas déterminés, et chez lui la route est longue, la route est belle.

GILBERT SALEM  
Septembre 2006

*Bernard Campiche, artisan du livre*

*Vingt-cinq ans dans l'édition et dans le cœur*

L'Hostellerie de Genève, à Vevey, est un lieu accueillant où les gens de passage s'attardent volontiers, se sentant un peu chez eux, salués et apaisés par la lumière de cinéma, qui y arrive du lac en toute saison et quel que soit le temps. Peut-être parce qu'il se sent bien ici, lui aussi, et qu'il a besoin de douceur, Bernard Campiche laisse s'envoler dans la salle son rire d'enfant doté d'une solide voix d'adulte, qui dans un premier temps surprend les tables voisines, puis est acceptée et devient familière.

Mais qui est-il, ce Campiche qui rit ainsi, qui ne murmure jamais, et dit si haut ce qu'il pense? Qui est cet homme que les Genevois qualifient depuis trois siècles au moins de « jeune éditeur vaudois » – ce qu'il apprécie de plus en plus, l'âge avançant – et que ses collègues éditeurs dépeignent comme un pleurnichard à répétition, habile à hululer sa misère dans les médias avec un certain opportunisme en oubliant qu'il sait solliciter les aides où il faut et quand il faut. « Grand pleurnichard? Roi des aides? Je ne fais que dire franchement ce que je vis dans la réalité. Passer pour une râpe à bois, je m'en fous, ceux qui disent ça ne me connaissent pas. Je suis un passionné, un passionné de livres, qui a la chance de faire depuis vingt-cinq ans le métier qu'il aime. Mais pour ça, je me contente d'un tout petit salaire et je travaille beaucoup. »

On le croit. D'ailleurs on peut se demander à quoi lui servirait un salaire de taille XL puisque Campiche certifie qu'il n'a aucun loisir coûteux, qu'il aime faire à manger dans sa maison d'Orbe – enfin acquise –, que son bonheur c'est de s'asseoir devant son ordinateur jour et nuit pour lire, mettre en page, préparer les livres qu'il édite. Si, il avoue un petit rêve quand même: «Avoir un jour assez d'argent pour m'offrir une année de congé sur une île déserte et y emporter les livres d'auteurs classiques que je n'ai pas eu le temps de lire jusqu'à maintenant.» Là, on ne le croit pas. Campiche aime trop son travail et ses auteurs aiment trop leur Campiche pour qu'il puisse un jour, même pour une petite année, laisser tomber ainsi ses bouquins et cette famille élargie. Tiens, famille, il n'aime pas le mot: «Les auteurs ne sont pas solidaires entre eux, il faut les entendre parler les uns des autres. Chacun aime avoir le sentiment que je ne travaille qu'avec lui. Alors, famille non, on ne peut pas dire.» D'ailleurs certains ont quitté la baraque, fâchés pour l'éternité: «Quatre sur une centaine, ce n'est pas beaucoup. C'est la vie!».

La vie, justement. Elle s'est montrée rude avec Bernard Campiche en lui prenant sa mère quand il avait onze ans, son frère quand il avait trente-neuf ans, sa fille à l'âge de six ans. Et Line, son épouse, est partie il y a trois ans. «Cela fait beaucoup. Je sors de la phase de reconstruction. Maintenant je crois que j'ai surmonté tout ça. C'est reparti. Je suis blessé mais pas fatigué. Je vais refaire ma vie. Mais je finirai peut-être seul. Henri Tachan disait que dans son parti il n'y avait que lui, et que c'était déjà le merdier. J'aime bien cette phrase...»

Bernard Campiche est vivant. C'est le mot qui vient quand on l'écoute, quand on observe son visage sur lequel passent mille expressions, son corps de maigre, qui prend une place immense à la table. Il est vivant, oui, ce quinquagénaire qui fut infirme moteur cérébral dans son enfance, qui loupa les examens d'entrée dans les écoles spécialisées pour enfants attardés – « J'en suis fier, car dès lors on m'a fichu une paix royale ! »

Écrira-t-il un jour, se publiera-t-il lui-même comme le font pas mal d'éditeurs ? « Je ne suis pas un auteur, mais la tentation est là. Si j'avais à écrire, ce serait le témoignage sur Louise, ma fille. Sur ce que cette enfant a injustement vécu. Les responsables sont encore en place, elle, elle est morte. Mais il faudra qu'il n'y ait pas de ressentiment, d'amertume. Jusqu'à ce que je vive cela, je ne pensais pas à écrire. Là, peut-être... Ce serait un hommage à son courage. » Vivant, on vous dit !

PHILIPPE DUBATH

*24 Heures*

14 février 2011

#### *Carte d'identité*

Né le : 13 janvier 1956, à Lausanne.

Quatre dates importantes

1967 « Mort de Noëlle, ma mère, dans un accident de voiture. »

1994 « Naissance de ma fille, Louise, qui mourra le 22 décembre 2000. »

1996 « Naissance de mon fils, François. »

2011 « Le 18 juin, fête des vingt-cinq ans d'édition. »

*«Bernard Campiche est un homme d'utilité publique»*

*Le 18 juin 2011, à La Chaux-sur-Cossonay, les auteurs romands fêteront en public les vingt-cinq ans de métier de l'éditeur. Anne Cuneo salue son travail et lui dit sa fidélité au livre.*

Dans ce café qu'elle fréquente volontiers, au cœur du vieux Zurich où elle habite, Anne Cuneo prend un évident plaisir à saluer le travail de son éditeur, Bernard Campiche. Elle lui doit beaucoup, mais lui aussi : certains de ses livres comme *Le maître de Garamond* ou *Le Trajet d'une rivière* ont atteint des tirages impressionnants. Et assuré en quelque sorte la vie et la survie de la maison urbigène. Anne Cuneo est donc bien placée pour livrer, en quelques thèmes, sa vision de l'édition, de l'éditeur, du livre, de la passion d'écrire.

— Un éditeur, c'est?...

— Quelqu'un qui a un sens du texte et qui est capable de découvrir ceux qui ne sont pas évidents ! Bernard Campiche est aussi d'une grande fidélité à ses auteurs, il fait confiance, il prend des risques. Il y a beaucoup d'auteurs, et peu d'éditeurs, la fidélité de l'éditeur est donc essentielle. Si je n'ai pas, personnellement, un éditeur dont j'ai bon espoir qu'il me publie, je n'arrive pas à écrire. Quant au caractère de Bernard Campiche, oui il peut avoir une sale tronche, comme on dit, mais moi, je ne me fâche pas avec lui. Il n'y a pas de raison de se fâcher avec

l'éditeur Campiche. C'est un écorché vif, il ne faut pas donner dans ses plaies, c'est la moindre des choses. Si des gens le blessent où il ne faut pas, il explose, mais il ne fait pas semblant, il ne fait jamais semblant.

— Un premier livre, c'est ?...

— Pour moi, ce fut *Gravé au diamant*, qui est réédité maintenant. Ce dont je me souviens, c'est la seconde dans la rue où tout à coup je me suis dit : « C'est comme ça qu'il faut que je l'écrive. » La question tournait dans ma tête depuis une année, et tout à coup... En six semaines il était écrit. Il avait, il y a quarante-quatre ans, été refusé par une cinquantaine d'éditeurs parisiens. Mais quelqu'un l'a lu ici et m'a dit qu'il conviendrait bien à une nouvelle collection consacrée aux auteurs suisses qui se créait à l'Aire Rencontres. Ce livre a très bien marché, à Paris aussi, et quelques éditeurs qui l'avaient refusé m'ont dit leurs regrets...

— Écrire, c'est ?...

— Je suis née en me disant : « Je vais écrire. » J'étais fascinée de voir que les adultes étaient plongés dans cela – les livres, donc – à tel point qu'ils ne m'entendaient pas quand je les appelais. Alors je me suis dit : « Moi aussi, je veux écrire et être lue. » Mon premier roman d'aventure, j'avais sept ans. Malheureusement, je l'ai jeté. Je ne m'en félicite pas. Écrire n'est jamais une souffrance. Si c'en était une, j'arrêteraient tout de suite. Mais il y a des moments plus compliqués, où je n'avance pas, je deviens

insupportable, mais ce sont les meilleurs moments. J'aime tellement être concentrée sur le prochain livre.

— Être une femme qui écrit, c'est ?...

— Ni un avantage ni un désavantage. Parce que trois quarts des lecteurs sont des lectrices. Cela donne une couleur au marché et à ceux qui ont accès à l'édition. Par contre, qu'on soit homme ou femme, la discrimination est réelle de la part des éditeurs parisiens envers les auteurs suisses. S'ils ne vivent pas à Paris, on ne les édite pas, ou exceptionnellement. Mon regret, avec ça, c'est qu'une partie de mes lecteurs m'est niée.

— Écrire des romans à succès, c'est ?...

— Une seule fois j'ai gagné de l'argent avec un livre, c'est avec *Le Trajet d'une rivière*. Mais pendant les cinq ans qui ont précédé sa sortie, j'ai dépensé une fortune à parcourir l'Angleterre pour mes recherches. Aucune édition ne paiera jamais mon temps. Je suis donc reconnaissante au journalisme qui m'a nourrie, et qui m'a appris à écrire pour être lue, à écrire efficacement. À raconter aux gens leur propre histoire.

— Le souhait de l'auteur Anne Cuneo à son éditeur Campiche c'est ?...

— Encore vingt-cinq ans comme ça ! S'il fermait ce serait un drame. Il est d'utilité publique, et il y a longtemps que personne n'avait fait des aussi beaux livres...

PHILIPPE DUBATH  
*24 Heures*

### *Bernard Campiche dit son credo*

Mon credo d'éditeur? Faire mon métier du mieux que je peux, sans trop de fautes sur les textes publiés, une impression soignée, et une belle couverture. Voilà, c'est simple ! À dire plus qu'à faire !

N'empêche que ces vingt-cinq années d'activité m'obligent à regarder en arrière. Ce que je ne fais jamais. Et je ne peux que prendre acte de la ténacité du jeune homme de trente ans qui s'aventurait dans ce métier inconnu, avec, pour tout bagage, les craintes de ses proches... Cette aventure s'est révélée magnifique, largement au-delà de ce que je pouvais espérer... Jamais je n'ai regretté mon choix, jamais je n'ai pensé que je gagnerais probablement mieux ma vie en faisant autre chose. C'est que les rencontres avec les auteurs, la mise en page, le choix de la couverture, l'emportent largement... Et je peux aujourd'hui estimer que j'ai vraiment réussi à faire ce que j'aimais ...

L'avenir? Difficile à prévoir. Il y aura un changement de génération (vingt-cinq ans, c'est une génération!), donc inévitablement l'appel d'auteurs plus jeunes et la « retraite » (je déteste ce mot!) d'auteurs âgés... Le principal, à retenir, n'est-ce pas cet extraordinaire engouement pour un « jeune » éditeur littéraire, pour son travail éditorial? J'ai toujours aimé mon pays et il me le rend bien...

Comme on le voit, je vis au jour le jour... On verra bien... Le principal, c'est de savoir que je

terminerai ma « carrière » professionnelle en étant éditeur littéraire. C'est inespéré !

BERNARD CAMPICHE  
10 juin 2011

*Le « formidable cadeau » des auteurs à leur éditeur, Bernard Campiche*

*Écrivains, amis ou simples lecteurs sont venus en nombre samedi dans le petit village de La Chaux, célébrer le quart de siècle de la maison d'édition Bernard Campiche.*

Des centaines de livres, quarante auteurs pour un éditeur. Il y avait du monde samedi dans le petit village de La Chaux, pour célébrer les vingt-cinq ans des éditions Bernard Campiche. Un succès qui a même surpris le principal intéressé: « Je me suis tout d'abord dit: et si personne ne vient, on a l'air de quoi? » rigole Bernard Campiche.

Ses craintes ont été rapidement dissipées. Sur soixante auteurs contactés, près de quarante sont venus montrer leur reconnaissance à leur éditeur. « Ils font partie d'une grande famille. Ce ne sont pas des relations de business, mais bel et bien de l'amitié qu'il y a entre les écrivains et leur éditeur », constate Georges-Henri Dépraz, de l'Association des Amis de Bernard Campiche Editeur.

La journée d'anniversaire s'est poursuivie par des lectures d'oeuvres littéraires, de contes et des concerts dans des granges du village.

CÉCILE DURUZ  
*24 Heures*

***Bernard Campiche: «Moi, un éditeur vaudois ?  
Je m'acharne pourtant à répéter que je tiens mon  
côté bouillant de ma mère valaisanne »***

*L'ancien bibliothécaire installé à Orbe fête les vingt-cinq ans de sa maison d'édition: une centaine d'auteurs qui lui sont très attachés, près de trois cents titres dont beaucoup tirés à plus de cinq mille exemplaires. La passion du manuscrit, du lecteur, du contact avec l'auteur et une connaissance intime du marché romand, on fait du débutant atypique un acteur incontournable.*

La Grand-Rue à Orbe, en face de la droguerie. En passant la porte du numéro vingt-six, on tombe sur un escalier raide dont les marches sont encombrées de livres. Tout en haut, Bernard Campiche a installé les bureaux de sa maison d'édition qui fête cette année ses vingt-cinq ans d'existence. Le terme consacré de « maison » se révèle en fait un peu exagéré car Bernard Campiche fait tout, tout seul, ou presque : lecture, sélection et édition des manuscrits, mise en page, couvertures, service de presse. « Chambre d'édition » serait peut-être une dénomination à imaginer. Quoique cela ne donnerait pas l'idée de la force commerciale que l'officine consacrée aux auteurs de Suisse romande peut déployer depuis la Grand-Rue d'Orbe. Sur les trois cents titres parus en vingt-cinq ans, Bernard Campiche peut avancer une bonne série de best-sellers (voir ci-dessous) et cela continue. Un monde de mots, le prochain roman d'Anne Cuneo, ultime volume de sa trilogie sur le XVI<sup>e</sup> siècle anglais, paraîtra en août à dix mille

exemplaires, un chiffre vertigineux pour le monde de l'édition romand.

« Vingt-cinq ans, c'est le temps qu'il m'aura fallu pour me faire une place auprès des lecteurs. Je l'ai senti en mai, au Salon du livre de Genève. Pour la première fois, le public venait vers moi en terrain connu et aimé. Ce n'est pas si long, vingt-cinq ans, quand on y songe, non ? »

Bernard Campiche pose la question au premier étage du restaurant de Marisa et Gianni Campus, septante-huit et huitante et un ans, appelé le « Cor de chasse » communément désigné comme « Chez Campus ». Il se situe très exactement en face de la maison d'édition, il faut au grand maximum vingt-cinq secondes pour passer de l'ordinateur de l'un aux nappes blanches de l'autre. Bernard Campiche en a fait son annexe quasi-officielle où les discussions sur les manuscrits se poursuivent avec les écrivains autour des lasagnes de Gianni et des bouteilles de Cannonau di Sardegna.

Officiellement, le couple est à la retraite et le restaurant fermé mais Marisa voulait garder le plaisir de l'échange avec la clientèle, alors ils font table d'hôte pour leurs amis. La salle-à-manger, papier peint rose-rouge et lustres Murano, une « Little Italy » à elle toute seule, continue donc de tourner.

Ce détour par les cuisines pour aller à l'essentiel : Bernard Campiche est un éditeur de contact, de proximité. Il ne conçoit pas son métier sans pouvoir rencontrer ses auteurs. C'est ce qu'il répond quand on lui demande pourquoi il s'est dédié aux littératures de Suisse romande et s'il n'a pas envie d'aller voir

ailleurs parfois. Ce goût et cette aptitude à soutenir le projet d'un auteur, à le corriger crayon en main, trois, quatre, sept fois, s'il le faut, il les a découverts sur le tas, en quittant son métier de bibliothécaire. Déambuler dans et autour des livres, il connaît depuis l'enfance. Son père Michel, historien, vaudois, darbyste converti au catholicisme, vivait dans les textes. Sa mère Noëlle, valaisanne, incarnait une approche plus artistique de la vie. « Moi, un éditeur vaudois ? » La question résonne dans la salle-à-manger où nous déjeunons seuls. Bernard Campiche a la voix et les gestes qui portent loin. « Je ne cesse pourtant de répéter que mon côté bouillant vient du Valais, de ma mère. Je revendique l'importance égale de la part maternelle mais les gens s'arrêtent à l'origine du père. Sans mon côté valaisan, je ne pense pas que j'aurais créé une maison d'édition. »

L'enfance n'est pas rose. Bernard Campiche naît infirme moteur cérébral. À Saint-Maurice, où le père enseigne, la maman doit se battre pour que son fils soit accepté en classe enfantine. Elle y parvient et le petit garçon s'en sort. Noëlle meurt dans un accident de voiture en 1967. Bernard a onze ans. Il est l'enfant du milieu d'une fratrie de trois garçons.

Le père se remarie. Pour résumer l'ambiance familiale de ces années-là, l'éditeur raconte : « Ma belle-mère réservait le beurre à la fille qu'elle a eue avec mon père. Mes frères et moi devions nous contenter de la margarine. » Il est sauvé par sa marraine, une aristocrate française venue en Suisse pour traiter ses poumons. Elle croit dans les qualités du jeune homme et le soutient dans ses études.

Bibliothécaire au gymnase à La Tour-de-Peilz, il fait ses premiers pas dans le monde éditorial romand en devenant, en 1981, l'administrateur de la revue *Écriture*.

Il fonde sa maison d'édition en 1986. Ses premiers auteurs viennent d'*Écriture* comme Jean-Pierre Monnier et Anne-Lise Grobéty. À ce moment-là, les Cassandre s'empressent de dissuader le trentenaire : un éditeur de plus en Suisse romande ? Pas de place, marché liliputien, etc. Les années passent, Bernard Campiche reste. Sont venus à lui, depuis, des auteurs comme Anne Cuneo (Prix des libraires, en France, en 1995 avec *Le Trajet d'une rivière*), Jacques Chessex, Jean-Louis Kuffer. Sa cote d'estime et d'attachement auprès de ses auteurs sont immenses. Et les lecteurs se montrent très fidèles. Les tirages de premiers romans s'élèvent à deux mille exemplaires (de quoi faire tourner la tête des grands éditeurs français qui tirent à sept cents) et à trois mille voire cinq mille pour les auteurs connus. Des chiffres qu'il explique par une connaissance intime du marché.

Point noir : le marché français qui demeure hermétique aux livres Campiche. « Je fais tout ce qu'il faut mais la frontière ne s'ouvre pas », constate l'éditeur. Qui poursuit son chemin néanmoins avec fougue. Donner le meilleur ici, tel pourrait être son mantra. Qu'il étend sans doute à sa vie tout entière qui s'est montrée cruelle, encore. Perte du frère puis perte de sa fille, à l'âge de six ans. Dissolution du couple.

Marisa Campus revient de la cuisine. Il est temps de reprendre des lasagnes.

### *Cinq best-sellers*

*Le Trajet d'une rivière*, Anne Cuneo (1993), treize mille exemplaires vendus en Suisse. Édition française chez Denoël, Prix des libraires 1995.

*Le Trajet d'une rivière* met en lumière la vie d'un homme discret de la Renaissance, humaniste passionné de musique, Francis Tregian. Né en 1574 en Cornouailles dans une famille catholique, il doit fuir avec les siens lorsque son père refuse d'embrasser la religion protestante. Collectionneur des musiques de son temps, c'est lui qui réunit les morceaux du fameux Fitzwilliam Virginal Book. Anne Cuneo a sorti de l'ombre cet érudit qui a fini sa vie à Londres.

*Nains de jardin*,

Jacques-Étienne Bovard (1996), douze mille exemplaires vendus.

Un recueil de nouvelles qui prend les jardins helvétiques et leurs nains comme une image en réduction des obsessions nationales. Corrosif.

*L'Italienne*, Sylviane Roche et Marie-Rose De Donno (1998), dix mille exemplaires vendus.

C'est l'histoire de la vie de Marie-Rose De Donno, née en 1950 à Maglie, dans les Pouilles en Italie, et l'émigration en Suisse. Écrit avec son amie la romancière Sylviane Roche, un témoignage brut et beau.

*La Corde de mi*,

Anne-Lise Grobéty (2006), quatre mille exemplaires vendus.

La regrettée Anne-Lise Grobéty revenait au roman avec *La Corde de mi*, récits entrelacés de rencontres manquées. Des nouvelles de la Mort et de ses petits, dernier roman de la Chaux-de-Fonnière, paraîtra cette prochaine rentrée.

*Le maître de Garamond*,

Anne Cuneo (2002), treize mille exemplaires vendus.

L'incroyable histoire de l'inventeur des caractères typographiques encore utilisés aujourd'hui, Antoine Augereau, pendu en 1534.

*Biographie de Bernard Campiche*

- 1956 Naissance à Lausanne, enfance à Saint-Maurice
- 1967 Décès de sa mère dans un accident de voiture
- 1981-1987  
En parallèle à son travail de bibliothécaire, devient administrateur de la revue *Écriture*
- 1986 Crée sa maison d'édition
- 1987 *La Parole volée* de Michel Bühler, huit mille exemplaires vendus
- 1993 *Le Trajet d'une rivière* d'Anne Cuneo, quinze mille exemplaires vendus
- 2000 Mort de sa fille, Louise, à l'âge de six ans
- 2002 Résurrection professionnelle grâce à la parution du *Maître de Garamond* d'Anne Cuneo et au lancement de la collection de livres de poche, *camPoche*.
- 2006 *La Corde de mi*, d'Anne-Lise Grobéty, quatre mille exemplaires vendus.

LISBETH KOUTCHOUMOFF  
*Le Temps*